

Luisa Cuomo

PRESICHETA RABATI: UNE TRADUCTION EN JUDÉO-ITALIEN

Ce que je présente ici ne prétend être qu'une communication préliminaire sur la traduction en judéo-italien de cinquante-six fragments de la *Pesiqta*. La traduction se trouve dans les derniers folios (non numérotés) du manuscrit Cohen (Dropsy College HB 22) qui contient en 184 folios le texte hébraïque. En fait, une note en hébreu se réfère au texte comme «*Pesiqta de rav Kahana*», tandis qu'en tête de la traduction se trouve clairement indiqué comme titre: *Pesicheta Rabati*. Le manuscrit qui n'a pas été utilisé par Mandelbaum dans son édition critique, présente un texte qui, dans une certaine mesure, est composite: d'abord, jusqu'à la *derašàh* sur עשר העשר il représente plus ou moins la tradition la plus ancienne (celle appelée *Pesiqta de rav Kahana*); ensuite, à partir de la *derašàh* sur מתן תורה, le texte est plus proche de la *Pesiqta Rabbati*.

L'écriture du texte hébraïque semble pouvoir s'attribuer à une main italienne du début du XVI^e siècle. L'écriture latine du texte en langue vulgaire, par contre, suggère les scriptoria centre-septentrionaux de la décennie 1530–1540.

L'existence de cette traduction n'a pas été signalée jusqu'à ce jour. Je me fais un devoir et un plaisir de dire ici que j'ai eu connaissance de son existence grâce à mes étudiants Lia Keshet et Dan Eliezer. Le texte leur avait été donné comme objet d'étude pour le séminaire du professeur Sussman sur le *midràš*. Ce que je me propose de dire ici est, donc, en partie, le fruit d'un travail d'équipe réalisé pendant mon séminaire sur le judéo-italien.

La traduction présente un intérêt particulier de divers points de vue. Il faut souligner en premier lieu que la sélection de fragments d'une composition midrashique en son entier, et considérée en tant que telle, est

en soi une nouveauté. En effet, les traductions du *Midraš* connues s'insèrent dans le cadre liturgique de la prière.

Il m'est difficile de définir le but de cette traduction. Les divers fragments suivent l'ordre du texte hébraïque; ils se relient souvent l'un à l'autre, soit par un élément de contenu, soit par un élément lexical (d'après la technique du *midraš*). Par exemple, il est évident que les 9 premiers fragments se réfèrent au rapport entre *šekinàh* et *miškàn*, comme le fait le texte hébraïque dans son ensemble. Par contre, les fragments 10 à 16 se centrent sur le numéro six. Il est à remarquer que les fragments 10–12 appartiennent encore à la *derašàh* sur *ויהי ביום כלות משה*, tandis que les fragments 13 à 16 font partie de la *derašàh* sur *כי השא*. Parfois, le lien se fait par un terme hébreu récurrent qui est remplacé par un autre terme vulgaire dans la traduction; par exemple, dans le fragment 17 se trouve:

Disse Moise a Dio: signore del mondo *ne la hora* che c'è a Israel merito, lassa ad essi, e *ne la hora* che non c'è ad essi merito cabiacol impresta ad essi *una volta nell'anno*.

De même dans le fragment 18:

Dio desidera a reccordare a Israel *in onne anno*. Disse Dio a Moise: tutto quel che tu poi laudare a Israel inanze de me, laudele e grolificale, che io devo degrolificarme in essi.

Mais le texte hébraïque dit (f.12; Mandelbaum 26):

אמ' משה לפני הקב"ה: רבנו של עולם בשעה שיש לישראל זכות הנח להם ובשעה שאין להם זכות, כביכול הנשה להם פעם בשנה.

et ensuite (f.13; Mandelbaum 29):

כך הקב"ה מתאווה להזכיר את ישראל בכל שעה... אמ' הקב"ה למשה: משה כל מה שאתה יכול לשבח בישראל לפני, שבח, לפארו פאר, שאני עתיד להחפאר במ.

Parfois, en revanche, le lien se perd. Ainsi, par exemple, les fragments 33 et 34 traduisent deux fragments hébraïques séparés par plusieurs folios: le premier, qui se trouve au folio 39 (Mandelbaum 89), dit:

... והוא... משיבן שתי תשובות... אחד מכם גלה לברכריה ואחד מכם לסרייותיא, כגון שגליתם כולכם. ולא עוד אלא שמלכות הרשעה הזו מכתיבת טירונין מכל אומה ואומה: כותי אחד בא ומשעבד כגון ששיעבדה כל אומתו.

Le second, au folio 43 (Mandelbaum 97), continue:

עת הזמיר הגיע הגיע זמנה של עורלה שתזמר... הגיע זמנה של מלכות הרש' שתעקר מן העולם, הגיע זמנה של מלכות שמי' שתגלה.

Le thème du «règne du mal» lie les deux paragraphes. De son côté la traduction rend:

...El mesia le darà doi resposte: uno de voj che è anato cativo a Barbaria e un altro a Sariotia, quanto se foseno cativate tutti, e *questa gente* scrive la nominata de tutte le terre, e uno Coti che ve tiene suditi, come se fosero tutti.

Et ensuite:

E' arivato el tempo dela horelà che sia tagliata, è arivato el tempo del *regno cativo* che sia scarporito del mondo e è arivato el tempo che el regno del celo prospere.

Comme on peut le voir *questa gente* remplace dans le premier fragment *regno cativo*; le lien lexical est, donc, perdu.

Le fait d'établir si cette traduction constitue un exercice scolastique, ou bien des ébauches de citations pour des ouvrages en langue vulgaire de plus large portée (peut-être une ou deux *derašòt* orales), ou bien encore, si le recueil possède un sens plus profond qui en fait une unité en soi, reste en dehors de ma compétence, et je laisse cette tâche à des chercheurs plus versés que moi.

A mon avis, le texte revêt un intérêt particulier, ne serait-ce qu'à partir des seuls exemples cités. Et cet intérêt est double: tout d'abord, la méthode de travail des copistes et traducteurs, ensuite la technique de la traduction.

Sur le premier point nous avons vu qu'à la fin du fragment 34 le traducteur / copiste écrit: «che el regno del celo prospere». Immédiatement, séparé par un point, apparaît le numéro 43, numéro qui indique exactement le numéro du folio où se trouve dans ce manuscrit le fragment hébraïque traduit. Ceci est la norme pour tous les fragments traduits et elle indique clairement que le texte hébraïque traduit est celui qui fait partie du ms. lui-même. Malgré cela, au folio 43 nous lisons: מלכות שמ' שתגלה. *Prospere* ne traduit pas תגלה; il faut tenir compte que תגלה est la leçon prédominante dans la plupart des manuscrits et celle acceptée par Mandelbaum. Toutefois, il existe des manuscrits qui présentent la variante תצלח «qu'il réussisse», dont *prospere* est la traduction exacte.

Celui-ci n'est pas le seul exemple; nous voudrions en présenter encore un autre qui nous semble représentatif. Evidemment dû à une difficulté grammaticale dans la traduction, qui ne permet pas de saisir le jeu sur

lequel l'interprétation se fonde, le fragment 9 a un double. Ce double, fait apparaître lui-même deux traditions diverses. Voici le 9 :

A levare el tabernaculo non sta scritto, se non — con el tabernaculo (Numeri 7, 1) — Che fo aderizato con esso? el mondo fo aderizato con esso. 5

et voici le 9 bis :

Lehacim miscan non he detto, se non — lehacim et hamiscan — che fo aderizato con esso? el mondo fo aderizato con esso, che por fin che non fo aderizato el miscan, era el mondo che tremava, de che fo aderizato el miscan se asettò e se reposò el mondo. 5.

Dans le folio 5 (Mandelbaum 9) le texte hébraïque dit :

להקים משכן אין כתוב כאן, אלא להקים את המשכן. מה הוקם עמו? עולם הוקם עמו שעד שלא הוקם המשכן היה העולם רותת. משהוקם המשכן נתישב העולם.

On doit souligner deux faits : le *sta scritto* qui apparaît dans 9 est fidèle au manuscrit Cohen ; le *he detto* dans 9 bis constitue la traduction d'une variante bien représentée. Cela pourrait, à la limite, être occasionnel, étant donné que les deux formules se substituent l'une à l'autre fréquemment. Par contre, la dernière ligne de 9 bis offre un exemple beaucoup plus clair : *se asettò e se reposò el mondo*. «se asettò» traduit la variante נתישב qui n'appartient qu'au manuscrit Cohen, tandis que «se reposò» ajoute la traduction de la variante נתבסס qui est bien plus représentée (et acceptée par Mandelbaum).

Il me semble que ces exemples — et d'autres, qui je n'ai pas pu citer du fait de la brièveté d'une communication — peuvent servir d'indice sur les méthodes de travail des copistes et des traducteurs qui se servaient de plus d'une source pour leur travail. Les sources elles-mêmes auraient pu être, soit dans leur mémoire, soit se trouver sur leur table de travail.

Passons à la technique et à la tradition de la traduction. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails de cette technique, selon laquelle les traductions hébraïques de la Bible et des prières peuvent être groupées sous la catégorie de traduction «interlinéaire». Dans ce type-ci c'est la parole et non pas la phrase qui constitue le pivot du passage d'une langue à une autre. Par contre notre traduction révèle une liberté beaucoup plus grande. Cette liberté provient évidemment, en partie au moins, de son caractère de *excerpta*. C'est peut-être pour cela que le traducteur peut se permettre de

sauter des formules, des phrases, des périodes à l'intérieur d'un fragment, présenté comme une unité, et qu'il juge évidemment sans signification pour les fins auxquelles la traduction doit servir. De cette manière les noms de *rabbanim* auxquels on attribue les diverses interprétations sont régulièrement omis. Il n'existe qu'une seule exception partielle dans le seizième fragment:

Così respuse rabi Beracia: acosi dissero: Dio sta a ffare scale...

qui correspond au texte hébraïque (f. 9; Mandelbaum 18):

אמ"ר ברכיה, בלשון הזה השיבה ר' יוסי בר' חלפתא: הקב"ה יושב ועושה
סולמות... וכו'

Dans ce bref exemple on peut voir comment des adaptations sont faites pour surmonter ces omissions: ainsi *respuse* et *dissero* sont interverties par rapport à l'original. En effet notre fragment se relie au précédent (le quinzième) justement grâce à *così respuse*. Dans le quinzième on lit:

In sei di ha eretto Dio el mondo (Exodus 31,17) — e che fa? Sta e unisce unimenti...

en hébreu (f. 8; Mandelbaum 18):

כי ששת ימים עשה ה' וגו'. אמ' לו ומה הוא יושב ועושה מאותה שעה? אמ'
לה מזווג זווגים...

Il s'agit d'une seconde réponse à la question de la curieuse *matrona*, qui disparaît de la traduction aussi bien que le rabbin auquel elle s'adresse. Ici encore la traduction raccourcit, déplaçant le *sta* de la question:

e che fa? = ומה הוא יושב ועושה?

à la réponse:

sta e unisce unimenti = מזווג זווגים

Dans le fragment 16 le traducteur se permet aussi de changer la structure paratactique avec fonction hypotactique de l'hébreu *יושב ועושה* dans la structure nettement vulgaire hypotactique *sta a ffare*.

Nous avons déjà vu comment dans le fragment 18 la traduction omet une partie du texte. C'est une partie plutôt longue, en fait un *mašal* entier plein de charme. Ici l'intention du traducteur est évidente: trier du contexte les éléments d'une espèce de dialogue continu entre Dieu et Moïse.

Cette liberté plus grande se révèle encore sous l'aspect de la langue employée. Le texte du *midraš* contient — on le sait — de nombreuses citations de versets de la Bible. Quand la traduction se réfère à de tels

versets, elle suit — grosso modo — les normes bien connues de telles traductions, mais elle s'en éloigne tout de suite après, quand la phrase est reprise dans le commentaire. Je citerai ici un seul exemple qui me semble assez frappant. Dans le fragment 3 on lit:

Talamo fece ad esso el re Salamone (Cantique 3, 9) — el talamo, questo he el tabernaculo; fece a lui el re Salamone, el re che la pace è la sua.

en hébreu: (f. 2; Mandelbaum 3)

אפריון עשה לו המלך שלמה. אפריון זה אהל מועד עשה לו המלך שלמה מלך
שהשלום שלו.

Dans la citation *ad esso*, qui est centro-méridional, est maintenu: le commentaire préfère *a lui*, qui est centro-septentrional.

Par ailleurs, il est évident que, tout en étant plus traditionnelles, les traductions des versets bibliques sont particulièrement intéressantes puisqu'elles procurent des renseignements sur l'état du développement dans la région et dans le temps où notre traduction fut écrite.

Une confrontation rapide entre les versets du *Cantique des Cantiques* qui apparaissent dans le *midràš*, et ceux qui lui correspondent dans la version beaucoup plus ancienne éditée par Sermoneta, mettra en relief ce degré de développement sans qu'il soit besoin d'aucune observation supplémentaire:

Sermoneta

«Venne a l'orto mio, sore mea sposa» (5, 1)

«Palazzo fece ad esso lo rejjo Šelomòh» (3, 9)

«Ne la corona ke incoronavo ad esso la matre soa» (3, 11)

«Paloma mea, adenplita mea» (5,2)

«Voce de l'amico, ecco questo veo» (2, 8)

Pesiqta

«Son venuto a l'orto mio, sorella mia sposa»

«Talamo fece ad esso el re Salamone»

«Ne la corona che ha incoronato esso la matre sua»

«Columma mia eguale a me»

«La voce del mio amico, esso che viene».

La détermination de la région et de l'époque de notre traduction est, donc, particulièrement intéressante. Quant à la période, l'écriture indique

— comme je l'ai déjà dit — la quatrième décennie du XVII^e siècle (je dois la précision de cette datation à la gentillesse de Pier Francesco Fumagalli, *curator* de la Bibliothèque Ambrosienne).

L'écriture latine est en elle-même inhabituelle dans les traductions judéo-italiennes, qui jusqu'à la fin du XVII^e siècle se servent de préférence des lettrés de l'alphabet hébraïque. Cette écriture présente une série d'aspects intéressants:

a. Elle fournit un instrument de contrôle sur les hypothèses formulées à l'égard de la valeur phonétique effective des graphèmes hébraïques ambigus dans les traductions judéo-italiennes. Par exemple: des graphies comme *ieséa* (11), *iudicò* (46), *iemeli* (32), *maior* (32) garantissent la valeur semi-consonantique du son dans de tels termes, son représenté en général par un jod simple ou double. Par contre, *gente* (14), *legie* (41), *genera* (53), *argenti* (19), *primogenito* (19), indique que le même jod peut dans ce cas-ci représenter l'affriquée ou la fricative prépalatale sonore.

b. Les termes hébraïques non traduits dans le texte sont très nombreux. L'écriture latine permet de faire des inférences sur la prononciation de l'hébreu employé par le traducteur/copiste et son entourage. Des termes comme *Miscenà* (10), *Beracia* (16), *horelà* (34), *chenesiòt* (55) et *mideras* (43), confirment la prononciation pleine du šewàh na^c. Des graphies comme *cabiacol* (passim), *Iahacob* (36) e *Iacob* (45), *Abram* (45) et *Abraham* (45) sont intéressantes, même si les noms propres peuvent se baser sur leur prononciation italienne courante. On trouve encore des graphies comme *Davit* (13) et *iot* (44) à côté de *mohed* (4, 12) et *hod* (51), ou comme *hupòt* (26), *corbanòt* (39, 56), *maamaròt* (43), *middòt* (46), *chenesiòt* (55) et *umòt* (56). Ces dernières semblent témoigner que la prononciation du morpho-phonème du pluriel est sourde, contrairement à sa sonorisation, plus documentée dans l'usage des juifs italiens. Il faudrait pourtant considérer la possibilité que *Davit* et *iot* ne soient que des hypercorrections, ce qui montrerait que les autres exemples pourraient être des corrections graphiques d'une prononciation sonore. Rappelons encore *scechinà* (4), *cabiacol*, etc., où le kaf est rendu seulement dans sa valeur occlusive, tandis que *Rachel* (19), *hupòt* (26), *Izac* (45) et *Izcac* (48), *racamin* (46), *hag* et *hog* (56) signalent une difficulté devant la fricative ḥet, qui semble se résoudre de façon diverse au commencement ou au centre du mot. Le ʔalef ne laisse pas de trace, par contre le ʕajn est toujours

signalée par une hache. Finalement, *miscan* (passim), *parasà* (24) *is* (30), *mideras* (43), à côté de *scechinà* (4) *miscenà* (10) et *Moscè* (20) montrent que le *sin* a perdu son trait palatal dans toutes ses positions, sauf dans les noms propres, où sa prononciation palatale est garantie par la tradition. Par contre *Moise* (passim) et *Ierusalem* (22) apparaissent sous la forme latine-italienne courante.

c. Quant au texte vulgaire proprement dit, les normes graphiques employées constituent un témoignage de la culture non-hébraïque du traducteur/copiste. Les traits graphiques le plus saillants sont:

(1) l'emploi de l'hache étymologique, surtout dans les premiers folios dans lesquels on trouve aussi la 3ème personne du verbe être *he* avec hache, due à l'analogie. Dans les folios suivants cette forme s'écrit toujours sans hache mais isolée entre deux points.

(2) L'hache qui indique l'occlusive vélaire se trouve normalement devant *e*, mais elle n'apparaît jamais devant *i*. Le fait qu'il s'agit d'une graphie et non pas d'un graphème dû au développement de l'affriquée palatale septentrionale est démontré précisément par les termes hébraïques. En effet nous n'y trouvons qu'un *scechinà* avec hache en face de nombreux *scecinà* sans hache. Le fait qu'on ne trouve que *lehacim* sans hache prouve notre affirmation sans ombre de doute.

(3) Le groupe *ct* se maintient avec ligature, avec la valeur phonétique du /t/ géminé.

(4) La graphie étymologique *ti* est maintenue, avec une valeur phonétique qui varie entre /tʃ/, /tʃ/ géminée, /ts/, /ts/ géminée et /tsj/: *criatione* (10, 43), *catiòla* (1), *sapientia* (25, 27), *bruttitia* (29), etc., et finalement aussi *destructione* (35) et *binidictione* (38). On remarque une alternance entre *sagrefitio* (50) et *sagreficii* (29), tandis qu'on trouve toujours *palazo* ou *palazzo*.

(5) Les mots proclitiques apparaissent souvent liés à la parole suivante.

(6) Il n'existe ni apostrophe, ni accent, ni autres signes de ponctuation en dehors du point.

(7) L'emploi de la double consonne semble problématique, parce qu'elle alterne avec la simple, souvent dans le même mot. Deux exemples présentent le redoublement syntaxique (*a. ffare* [16], *ecco llà* [47]), et un cas la gémination irrationnelle après nasale (*manccò* [41]).

Sans entrer dans des détails supplémentaires, une telle graphie semble

indiquer un scripteur peu cultivé, qui se débat avec la tradition graphique humaniste (d'ailleurs déjà dépassée). Il ne montre aucune connaissance des nouveautés introduites par Bembo et qui étaient déjà largement employées à la fin de la première moitié du XVI^e siècle (*Migliorini 1957*, pp. 197–225).

Pour la localisation linguistique, il est particulièrement intéressant de signaler l'incertitude graphique à propos des géminées, indépendamment de l'étymon latin. Une telle incertitude semble indiquer une région non purement toscane; dans cette région, en fait, c'était l'oreille qui était le guide le plus sûr. Sans entrer dans des détails pour lesquels nous ne disposons ni du temps nécessaire, ni de la possibilité technique, je remarquerai seulement que, à mon avis, les caractéristiques morphophonétiques du texte permettent de l'attribuer avec une précision relative à l'aire dialectale umbro-septentrionale et, en particulier, à celle voisine de la frontière linguistique avec le groupe des dialectes toscans sud-orientaux, étant donné que cette aire subit fortement leur influence. Parmi eux, c'est le groupe arétin qui influence le plus notre région. Cette attribution n'est pas contestée par l'emploi incertain des géminées mentionné plus haut. En effet, l'aire septentrionale dans laquelle il n'y a aucune consonne double, continue, en partie, à travers les Appennins jusqu'aux aires latérales du nord de la Toscane, telles que la Haute Garfagnie etc. Ce phénomène s'est répandu à travers la vallée du Metauro jusqu'à la partie la plus septentrionale de l'Ombrie (*Rohlf's 1966*, p. 229; *Agostini 1978*, p. 20). Cette attribution n'est pas non plus mise en question par l'assimilation des groupes /nd/ ou /mb/ qu'on trouve dans quelques cas isolés: *anato* (33), *venéro* (14) et *columma* (32). Cette assimilation pourrait être considérée comme un résidu méridional; en effet, si l'assimilation prévaut bien statistiquement dans la zone méridionale, elle n'est pas rare dans la zone septentrionale de l'Ombrie, d'après les dépouillements des textes anciens et des atlas linguistiques modernes (*Grassi 1970*, p. 425; *Schür, 1970*).

Les phénomènes de notre texte qui le relie décidément à l'aire en question sont les suivants:

(1) La tendance du passage de l'/i/ final à /e/: *inanze*, *ogne*, *diece* (passim), *tredece* (26), *che prospere* (34), *che non se guaste* (49), etc. Cette donnée est caractéristique de la bande qui, à partir de Arcevia et Fabriano, dans les Marches, arrive, à travers l'Ombrie, à Viterbo et Acquapendente,

dans le Latium septentrional. Dans la limite septentrionale de l'Ombrie, ce phénomène se trouve jusqu'à la zone marginale des dialectes toscans: il est attesté dans l'ancien arétin et on peut le retrouver encore aujourd'hui à Cortona.

(2) La désinence de la troisième personne du pluriel du parfait faible en *-arono*, qui s'est transformée en *-òrono* dans une grande partie de la Toscane et qui existe encore dans la province d'Arezzo et, dans l'Ombrie, dans la province de Pérouse. Voici des exemples de notre texte: *passòrono* (19), *piigliòrono* (25), *pecòrono* (31) etc.

(3) La troisième personne du pluriel du présent en *-ano*, qui se transforme en *-ono*: *trascinono* (21), *aspettono* (55). Cette désinence apparaît dans des textes littéraires du seizième siècle (Machiavelli, Lorenzo de Medici etc.). Aujourd'hui elle est repoussée de plus en plus par le type florentin en *-ano*, mais elle se trouve dans des aires toscanes méridionales et dans les zones adjacentes du Latium et de l'Ombrie.

(4) La position de l'adjectif possessif qui tend à précéder le nom.

(5) L'article et le pronom personnel *el*, tout comme les pronoms-objet atones *me*, *te*, *ce* et le pronom datif masculin singulier *le*, indiquent une influence arétine.

(6) La zone de notre texte peut être mieux précisée encore par le fait qu'il ne fait pas de distinction entre le pronom personnel neutre et le masculin. Cette distinction, par contre, caractérise les dialectes médians, mais elle ne se trouve pas dans la bande en contact avec les dialectes toscans, à laquelle nous attribuons la langue de notre manuscrit.

(7) La désinence *-e* du pluriel caractérise la seconde déclinaison soit pour le féminin, soit pour le masculin: *le sei matre*, *li piede*, etc. La désinence de la première déclinaison au masculin pluriel, de son côté, montre une incertitude remarquable: *carri* (12) mais *pese* (19), *li figlioli* mais *li piccole* (21), *li àgnele* (41) mais *àgneli* (42), etc. Il faut remarquer que cette désinence en *-e* s'oppose décidément à la désinence en *-i* pour tous les genres et pour toutes les déclinaisons qui caractérise la plupart des textes judéo-italiens de la période qui va de la fin du Moyen-Age à la Renaissance.

Le vocalisme tonique nous pose des problèmes, problèmes accentués par la pauvreté de la documentation:

(1) Il n'existe pas de métaphonèse agissant sur /e/ et /o/ fermées.

(2) Pour /ɛ/ ouverte nous avons: *viene* (33.36), *tiene* (33), *diece* (19), etc., mais *sei* (passim).

Pour /ɔ/ ouverte: *fora* (1), *vol* (passim), *foco* (5.20.31), *figliolo* (8) et *figliola* (3), *poi* «puoi» (18), *homo* (30), *dole* (32), *bone* (38), *loco* (45).

Il semble, donc, que l'on puisse exclure la diphtongaison métaphonétique propre d'Arezzo (déterminée par /i/ et /u/ finales). Par contre, on ne peut pas rejeter la fermeture d'/o/, qui n'est pas enregistrée par la graphie.

A ce sujet je me limite à remarquer qu'il existe un exemple similaire au nôtre dans la région de Garfagnie où «le résultat normal d'ě libre est ɛ ou iɛ, celui d'õ libre, ɔ. Ces résultats sont tout à fait indépendants de la voyelle finale» (*Castellani 1980*, I, p. 143).

Or, bien que je sois consciente des dangers de l'application mécanique des normes de la géographie linguistique, le fait que la région de Garfagnie appartient à une bande marginale de la Toscane qui se termine au sud vers Arezzo et Cortona, et qui présente des phénomènes communs, nous suggère la possibilité d'une telle liaison.

Le lexique même, auquel le manque de temps ne permet pas d'accorder une place ici, ne met pas en question notre attribution. On y trouve aussi des mots techniques judéo-italiens, appartenant au culte: je prends seulement comme exemple *rantiamente* (24) «aspersions», du grec ῥαντίζω qui ne vit que dans les dialectes *grichi* de l'extrême sud de l'Italie (*Rohlf's 1964*, p. 435). Ces technicisms, s'unissant aux termes hébraïques que nous avons mentionnés plus haut, impriment au texte, sans possibilité d'erreur, son caractère judéo-italien. Cela, même si notre texte ne présente pas le mélange des formes, tant du point de vue du temps que de l'espace, mélange qui semble caractériser une grande partie des textes judéo-italiens connus.

BIBLIOGRAPHIE

Agostini, 1978 = F. Agostini, *Testi trecenteschi di Città di Castello e del contado*, Firenze 1978.

Baldelli, 1971 = I. Baldelli, *Medioevo volgare da Montecassino all'Umbria*, Bari 1971.

Castellani, 1970 = A. Castellani, «Dittongamento senese e dittongamento

- aretino nei dialetti dell'Italia mediana», in: *I dialetti dell'Italia mediana con particolare riguardo alla Regione Umbra*, Perugia 1970, pp. 311-380.
- Castellani, 1980* = A. Castellani, *Saggi di linguistica e filologia italiana e romanza*, 3 vol, Roma 1980.
- Cuomo, 1981* = L. Cuomo, «Le vicende linguistiche degli ebrei d'Italia», in: *Italia Judaica — Atti del primo Congresso internazionale*, Roma 1983, pp. 427-454.
- Grassi, 1970* = C. Grassi, «Raffronto fra l'indagine sui dialetti umbri compiuta con l'ALI e gli elementi raccolti per la stessa regione dall' AIS», in: *I dialetti dell'Italia mediana con particolare riguardo alla regione umbra*, Perugia 1970, pp. 404-428.
- Mandelbaum, 1962* = B. Mandelbaum, *Pesikta de Rav Kahana*, New York 1962.
- Migliorini, 1957* = B. Migliorini, «Note sulla grafia italiana nel Rinascimento», *Saggi Linguistici*, Firenze 1957, pp. 197-225.
- Rohlf's, 1964* = G. Rohlf's, *Lexicon graecanicum Italiae Inferioris*, Tubingen 1964.
- Rohlf's, 1966* = G. Rohlf's, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3 voll, Torino 1966-69.
- Schür, 1970* = F. Schür, «Dittongazione e quantità sillabica. Fenomeni distintivi tra i dialetti umbri e quelli contermini», in: *I dialetti dell'Italia mediana con particolare riguardo alla regione umbra*, Perugia 1970, pp. 381-403.
- Sermoneta, 1974* = G. Sermoneta, *Un volgarizzamento giudeo-italiano del Cantico dei Cantici*, Firenze 1974.